

Luc Lacourcière (1910-1989)

Adrien Thério

Number 55, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

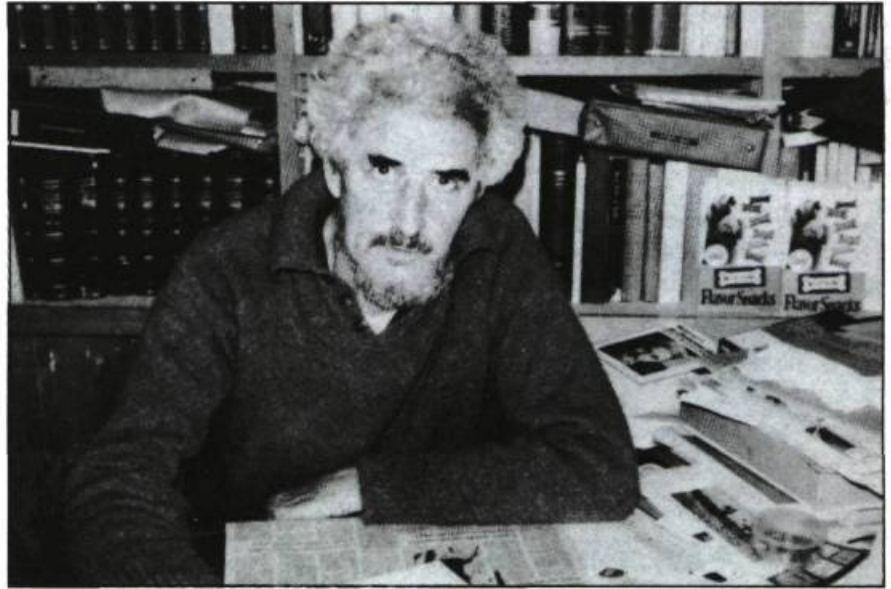
Thério, A. (1989). Luc Lacourcière (1910-1989). *Lettres québécoises*, (55), 50–50.

Comment rendre hommage à Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, décédé le 15 mai dernier?

C'est comme professeur de langue et de littérature françaises qu'il entre à la Faculté des lettres en 1940. La Faculté n'avait que deux ans. Est-ce dans Rabelais qu'il a trouvé sa vocation? Il se pourrait bien. Car on sait que l'œuvre de Rabelais est remplie de contes de toutes sortes dont il a fait son affaire. Devenu l'ami de Marius Barbeau, le premier de nos grands ethnologues, et de Félix-Antoine Savard, futur doyen de la Faculté, qui lui aussi s'intéressait à la littérature orale, il fonde en 1944, après avoir été nommé professeur titulaire d'ethnographie et de folklore, les Archives de folklore que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Centre d'études sur la langue et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord, connu maintenant sous le nom de CELAT. On aurait mieux fait de garder le premier titre qui disait tout, d'une façon beaucoup plus simple.

En ce temps-là, la Faculté des lettres qui ne comptait que cinq ou six professeurs, préparait surtout les étudiants en lettres à devenir professeurs de grec, de latin, d'anglais et de français dans les collèges et les séminaires de la province. Quand je suis arrivé à la Faculté dans les années 1950, pour préparer une maîtrise, puis un doctorat, j'ai cru comprendre d'abord que cela n'était pas de mise. Les professeurs qui enseignaient au classique donnaient presque tous des cours dans deux ou trois disciplines. Je n'étais pas le premier à ne vouloir pratiquer qu'une discipline mais presque. Je savais cependant que tout marcherait bien car je connaissais déjà Félix-Antoine Savard et Luc Lacourcière. C'est la lecture de *Menaud* qui, à vingt ans, m'avait permis de rencontrer l'un et l'autre.

Comme d'autres étudiants et étudiantes de l'époque (il s'agissait surtout de prêtres, de frères et de sœurs), j'ai connu Rabelais par l'entremise de Luc Lacourcière et, comme d'autres aussi, pendant deux ans, j'ai suivi des cours de folklore du même professeur. Les cours passaient vite parce que «le grand Luc» savait attirer l'attention de ses auditeurs par toutes sortes de détails piquants. Et puis, les années ont passé vite. Un jour, j'ai appris que Luc Lacourcière prenait sa retraite. Je ne le croyais presque pas. Il me semblait qu'il avait été créé par Dieu pour faire connaître le folklore



**Luc Lacourcière
(1910-1989)**

nord-américain à tous ceux qui passeraient par la Faculté des lettres. Malgré tout, nous n'avons jamais perdu contact. J'allais, à tous les deux ans environ, lui rendre visite dans son beau manoir de Beaumont. C'est lors d'une de ces visites que je lui ai proposé de faire une entrevue pour *Lettres québécoises*. Cette entrevue a été publiée dans notre numéro 13, qui date de février 1979. Nos lecteurs pourront s'y reporter s'ils veulent en savoir un peu plus sur les difficiles commencements de l'enseignement de la littérature québécoise (canadienne-française à l'époque) à la Faculté des lettres de l'Université Laval. Dans les années 1950, au moment où je m'y trouvais, il n'y avait encore que deux professeurs qui enseignaient la littérature québécoise, l'abbé Bégin et Luc Lacourcière. Le premier s'occupait des prosateurs, le deuxième des poètes. Pendant des années, Lacourcière a mené de front son enseignement sur Rabelais, en littérature orale et en littérature canadienne-française. C'est en étudiant nos poètes qu'il en est venu à s'intéresser tout particulièrement à Nelligan, ce qui nous valut dans les années 1960 une édition critique de l'œuvre de Nelligan. Personne à l'époque n'aurait pu imaginer qu'un de nos poètes méritait une édition critique. Pourtant, elle a été rééditée plusieurs fois, si je ne fais erreur, dans la célèbre collection du Nénuphar, fondée chez Fides justement par Luc Lacourcière.

Si j'ai été surpris d'entendre dire que Luc Lacourcière prenait sa retraite, je l'ai

été encore beaucoup plus quand j'ai appris en mai qu'il venait de mourir. Je croyais que ce maître à penser était immortel. Et peut-être que, dans un sens, il l'est. Tous ces étudiants en lettres de l'Université Laval, à qui il a insufflé l'amour de la littérature orale et de la littérature québécoise, sont en train, sans s'en rendre compte, de continuer son œuvre. Et tous les étudiants qui voudront étudier le folklore à l'avenir devront aussi passer par lui, en allant chercher des renseignements dans sa *Bibliographie raisonnée du folklore français d'Amérique* ainsi que dans le *Catalogue raisonné du conte populaire en Amérique du Nord*.

Si Luc Lacourcière n'est pas immortel, il est, en tous cas, irremplaçable, comme ethnologue et donneur d'idées dans tous les domaines de la littérature québécoise. Le nombre de thèses de maîtrise et de doctorat qu'il a dirigées, à l'Université Laval, en témoigne. C'est lui qui m'a suggéré de faire des recherches sur Jules Fournier. Quelques années plus tard, Fournier entra à son tour dans la collection du Nénuphar.

C'est un grand professeur qui vient de nous laisser, un grand savant, un personnage comme on en rencontre peu dans une vie. Il faudrait des pages et des pages pour lui rendre l'hommage qu'il mérite. Je suis sûr que plusieurs, ailleurs, s'en chargeront. En attendant, je lui souhaite de belles rencontres dans le folklore céleste. □

Adrien Thério